794

SÉNAT

BIBLIOTHÈQUE VICTOR COUSIN
Manuscrits
Fonds Arconati Visconti
SORBONNE

Paris, le 27 juillet 1905

Ma chère marquise,

C'est un malade qui vous écrit et qui s'excuse ainsi de la brièveté de sa lettre. La faculté m'a condamné à un repos absolu et à un régime diététique des plus sévères pour me débarrasser de troubles gastriques et d'une céphalalgie opiniâtre. J'ai dû me soumettre et renoncer à penser, à parler et à agir.

Je suis tout-à-fait d'accord avec vous sur l'état d'esprit de Jaurès, qui frise la monomanie germanique. Le culte de l'unité socialiste a fait de l'Humanité un temple à oracles, et le désir de plaire à Bebel prime toute autre considération dans les âmes des dévots. Jaurès a été l'artisan, ni conscient ou non, de la désagrégation du

bloc. Il m'a privé de l'appui de la délégation des gauches au moment le plus critique. Je l'avais défendu obstinément contre les attaques sourdes de Sarrien. Pour récompense, il m'a livré pieds et poings liés à Sarrien et à son groupe, où les dissidents avérés, Doumer, Lockroy, etc. et les dissidents honteux, Ruau, Dujardin-Beaumetz, complotaient ostensiblement contre moi sous l'œil bienveillant de Sarrien.
Pendant ce temps, Clémenceau montait la tête contre moi à Brusson, Max, Messimy, Steeg, qui n'osaient pas tout de même prendre ouvertement parti contre moi dans les sentiments publics.
J'ai dû quitter le pouvoir pour ne pas compromettre la séparation des Eglises et de l'Etat, que les dissidents

795

du groupe Millerand au-
raient fait échouer afin de
me renverser, après avoir
pris le soin de m'opposer un
ou des amendements avoués d'a-
vance à l'insuccès et s'être
ainsi dégagés vis-à-vis de
leurs électeurs.
Je suis dans la situation de
l'homme qui a la conscience
en paix pour avoir fait son de-
voir, tout son devoir. Aussi
je jouis de mon repos avec
une parfaite tranquillité
d'esprit. Sans le mauvais état
de mon estomac et de ma tête,
je n'aurais rien à souhaiter
mes habitudes modestes, en
raison de mon manque de for-
tune, s'accommodent admira-
blement de ma retraite. Quant
à la présidence du Sénat, que
vous entrevoyez pour moi, Ma-
guin vous en voudrait mal
de mort, s'il vous connaissait

une pareille faiblesse. Soyez bien convaincue que ce n'est pas pour moi qu'il faut lutter, le cas échéant.

Je me console par avance de n'être plus qu'un simple sénateur, en pensant que j'ai pour moi le même peuple dans toutes les parties de la France et les âmes d'élite, comme la vôtre, qui jugent les hommes parce qu'ils font et non parce qu'ils disent.

Mercédane de vos sentiments chère marquise, et agréez la nouvelle expression de mon respectueux dévouement

G. Cambry